

La *Recherche de la vérité* eut six éditions du vivant de l'auteur — chiffre fort respectable pour un livre de philosophie, — et alla grossissant par des additions successives à chaque édition nouvelle.

L'édition de M. Bouillier diffère des plus récentes, notamment de celle de M. Jules Simon, en ce qu'elle est complète ; car elle contient tous les éclaircissements si importants que l'auteur avait successivement ajoutés à chaque édition et que M. Jules Simon a cru pouvoir supprimer. Elle en diffère encore par le soin qu'a eu l'écrivain lyonnais de suivre exactement l'édition de 1712, la dernière qui ait été publiée par Malebranche et qu'il regardait lui-même comme la plus exacte et la plus ample de toutes. Ajoutons que M. Bouillier l'a fait précéder d'une introduction magistrale, où il expose avec sa supériorité ordinaire les doctrines du grand philosophe de l'Oratoire, et qu'il l'a enrichie de notes où il explique les passages qui ont aujourd'hui besoin d'explication et indique les additions et changements qui distinguent cette édition des précédentes.

Nous n'adresserons à M. Bouillier qu'un seul reproche, c'est de s'être borné à nous donner une édition de la *Recherche de la vérité*. Il nous devait une édition des œuvres complètes de Malebranche qui nous manque encore. Personne n'était plus autorisé que lui pour l'entreprendre et ne l'aurait mieux menée à bonne fin, en se ménageant le concours de quelques jeunes collaborateurs qui auraient tenu à honneur de marcher sous sa direction. Une telle édition aurait été accueillie avec faveur par les philosophes qui voient en Malebranche l'un des deux ou trois grands métaphysiciens de notre pays, par les lettres qui recherchent avidement tout ce qui respire la finesse et la grâce, par les âmes d'élite qui se laissent ravir au souffle religieux courant à travers toutes les pages de ses livres, et on ne reprocherait plus à la France, comme l'a fait Joseph de Maistre, de négliger le Platon chrétien qu'elle a porté dans son sein pour des parleurs vulgaires qui ne sont pas dignes de dénouer les cordons de ses souliers.

FERRAZ,

Professeur à la Faculté des lettres.